

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

THÈSE

N°

171

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Claude TESTU

Né à Vaucresson, le 25 avril 1905
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

ESSAI PSYCHO-PATHOLOGIQUE

SUR

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Président : M. HENRI CLAUDE, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Claude TESTU

Né à Vaucresson, le 25 avril 1905
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

ESSAI PSYCHO-PATHOLOGIQUE

SUR

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Président : M. HENRI CLAUDE, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

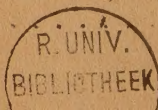
1931

DOYEN... M. BALTHAZARD.

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale . .	GRÉGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	CUNÉO.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire	MAUCLAIRE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiatrie.
 N. Physiologie.
 AUBERTIN. . . Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.). Pathologie médicale.
 BROCC . . . Pathologie chirurgicale
 BRULÉ. . . . Pathologie médicale.
 CADENAT . . Pathologie chirurgicale.
 CATHALA . . Pathologie médicale.
 CHABROL . . Pathologie médicale.
 CHEVALLIER. Pathologie médicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
 DOGNON. . . Physique.
 DONZELOT . . Pathologie médicale.
 ÉCALLE . . . Obstétrique.
 FEY Urologie.
 GARNIER . . Pathologie expérimentale
 GASTINEL . . Bactériologie.
 GATELLIER . Pathologie chirurgicale
 GIROUD . . . Histologie.
 HARVIER. . . Pathologie médicale.
 HAZARD . . . Pharmacologie
 HOVELACQUE Anatomie.
 HUGUENIN. . Anatomie pathologique.
 HUTINEL. . . Pathologie médicale.
 JOANNON. . . Hygiène.
 LABBÉ (Henri) Chimie biologique.

MM.

LAROCHE (G.) Pathologie médicale.
 LEMAITRE. . . Oto-rhino-laryngologie.
 LEVEUF . . . Pathologie chirurgicale.
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN. Pathologie médicale.
 MILLOT . . . Histologie.
 MONDOR. . . Pathologie chirurgicale.
 MOREAU. . . Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOURE. . . . Pathologie chirurgicale.
 MULON. . . . Histologie.
 OBERLING. . Anatomie pathologique.
 OLIVIER. . . Anatomie.
 PIÉDELIEVRE Médecine légale.
 PORTES . . . Obstétrique.
 QUÉNU. . . . Pathologie chirurgicale.
 RICHET. . . . Physiologie.
 SANNIÉ . . . Chimie biologique.
 SÉZARY . . . Dermatologie et Syphiligraphie.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur) . . Pathologie médicale
 VAUDESCAL. Obstétrique
 VELTER. . . . Ophtalmologie.
 VERNE. . . . Histologie.
 VIGNES. . . . Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

BUSQUET . . Pharmacologie.
 GUÉNIOT. . . Obstétrique.
 LEQUEUX . . Obstétrique.
 LEROUX. . . Anatomie pathologique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 RETTERER. . Histologie.
 ZIMMERN. . . Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.	MM.
ABRAMI. . . Clinique médicale.	HEITZ-BOYER. Clinique chirurgicale.
CHIRAY. . . Clinique médicale.	MATHIEU . . Clinique chirurgicale.
DEBRÉ. . . Clinique médicale.	MOCQUOT. . Clinique chirurgicale.
DUVOIR. . . Clinique médicale.	PROUST. . . Clinique chirurgicale.
FIESSINGER. Clinique médicale.	SCHWARTZ . Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE. Clinique méd.	LE LORIER . Clinique chirurgicale.
BASSET . . . Clinique chirurgicale.	LEVY-SOLAL. Clinique obstétricale.
CHEVASSU. . Clinique chirurgicale.	METZGER . . Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

M. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	{ Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.	Stomatologie
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique
WEILL-HALLÉ.	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES ANCÊTRES

DENIS-DENIS TESTU

Maître en chirurgie

Lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roy
né et mort à Chinon (1732-1804)

et

DENIS TESTU, SON FILS

Médecin-chirurgien à Richelieu, né en 1760

A MON PÈRE

M. EMILE TESTU

Pharmacien, ancien Maire de Vaucresson

A MA MÈRE

M^{me} BERTHE TESTU

Présidente du Comité de l'Association des Dames Françaises
de Vaucresson-Garches

A MES PARENTS

A MES AMIS

A M. LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE

Membre de l'Académie de Médecine
Médecin des Hôpitaux

*Qui nous a fait le très grand
honneur de bien vouloir accepter
la présidence de cette thèse.*

A MES MAITRES D'EXTERNAT
(1926-1930)

A LA MÉMOIRE DE NOTRE REGRETTÉ MAITRE

LE DOCTEUR ANDRÉ LÉRI

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine
Médecin des Hôpitaux

A M. LE PROFESSEUR EMILE SERGENT

Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de l'Hôpital de la Charité

A M. LE DOCTEUR MAURICE DUVOIR

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine
Médecin de l'Hôpital Saint-Louis

A M. LE DOCTEUR O. CROUZON

Médecin de l'Hospice de la Salpêtrière

A M. LE DOCTEUR TINEL

Médecin de l'Hôpital de la Charité

*Hommage respectueux de
profonde reconnaissance.*

A M. LE PROFESSEUR HENRI ROUVIÈRE

Professeur d'Anatomie à la Faculté de Médecine

A M. LE DOCTEUR VIGNES

**Professeur agrégé à la Faculté de Médecine
Accoucheur de l'Hôpital de la Charité**

A M. LE DOCTEUR E. MINKOWSKI

**Assistant de consultation à l'Hôpital psychiatrique
Henri-Rousselle**

AVANT-PROPOS

Le grand intérêt que nous avons toujours apporté à l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, nous a conduit à étudier cet écrivain, dont le caractère rêveur et ironique se perçoit au travers de tous ses ouvrages.

Il existe une nombreuse littérature concernant Villiers, éparse dans des revues, des livres de mémoires ou de souvenirs.

Nous avons essayé de grouper les faits marquants de ces articles et les diverses appréciations sur Villiers et nous nous sommes efforcé d'en tirer des conclusions, du point de vue de la psycho-pathologie.

Notre premier chapitre consistera en une bibliographie extrêmement succincte de son œuvre.

Dans le second chapitre, nous étudierons le psychisme du poète et son comportement dans la vie sociale.

Enfin dans un troisième chapitre, nous dégagerons l'influence de son caractère sur son œuvre.

ESSAI PSYCHO-PATHOLOGIQUE
SUR
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam est né à Saint-Brieuc, le 7 novembre 1838. Il descendait de cette vieille et illustre famille de Villiers-Le-Bel, plus tard de Villiers de l'Isle-Adam — savoir : d'or, au chef d'azur chargé d'un dextrochère, vêtu d'un fanion d'hermine, devises « la main à l'œuvre » et « va oultre » — dont l'éclat fut particulièrement vif au xiv^e et xv^e siècles. Villiers était donc noble. Il comptait parmi ses plus marquants ancêtres un grand Maître et Porte-Oriflamme de France, Pierre de Villiers, 1335, un Maréchal de France, Jean, 1437 et un Grand Maître de l'Ordre de Malte, Philippe, gloire indiscutable de la famille, héroïque défenseur de l'île de Rhodes assiégée par Soliman en 1521. Ces faits ont leur importance, Villiers avait un culte d'amour et d'orgueil pour ses aïeux.

Lorsque la Révolution éclata, la maison de l'Isle-Adam était bien déchue de son ancienne splendeur. Jean-Gérôme-Charles, futur grand-père de Mathias, émigre en Angleterre ; il en revient au début du xix^e siècle, très appauvri. Son fils aîné Joseph est,

de ce fait, destiné à l'état ecclésiastique. Envoyé au séminaire de Saint-Sulpice, le jeune Joseph s'y déplaît et malgré les objurgations paternelles, il revient. Une obsession le poursuit : des trésors incalculables sont enfouis dans le sol de cette mystérieuse Bretagne. Il veut les découvrir. Il achète une concession, loue des ouvriers, et commence des fouilles.

En 1837, il épouse Marie-Françoise Le Nepveu de Carfort qui deviendra la mère du génial écrivain. Elle n'est guère plus riche que le marquis, cependant une vieille tante, Mme Daniel de Kérinou, qui possède quelque fortune, l'a adoptée. Le jeune ménage pourrait vivre dans une relative aisance si le marquis n'était point atteint de cette redoutable monomanie de l'or ! Hélas ! « dupe de son ensorce-
« lante imagination, le pauvre homme gaspille avec
« une sérénité désolante, son intelligence, sa force,
« ses biens » (De Rougemont).

Quelle joie pour ces pauvres femmes, Marie Françoise et la tante Kérinou lors de la naissance de Mathias ! C'est leur unique espoir, elles se réfugient dans l'adoration de l'enfant : « c'est le soleil qui entre
« dans l'uniformité de leur nuit ».

Villiers commence ses études à l'institution Saint-Charles à Saint-Brieuc, où il fait figure d'élève très moyen. Son insouciance, sa distraction sont l'objet de fréquentes réprimandes. Puis il quitte l'institution Saint-Charles et poursuit son instruction au collège de Saint-Brieuc, enfin au lycée de

Laval. Ses parents viennent ensuite à Rennes. Villiers a 17 ans. « Du sein des verdoyantes campagnes « bretonnes il voit surgir, pour disparaître presque « aussitôt dans la mort, la douce vision féminine qui « fut sur cette terre son éphémère mais unique « amour... Ils s'aimèrent. Elle mourut et soudain la « souffrance élargit et déploya les naissantes ailes « du poète » (Pontavice de Heussey).

Il écrivit un poème qu'il consacra à la chère morte et qui est le premier en date dans l'œuvre officielle de Villiers. Le chagrin le contraignit au travail. Il chercha sinon l'oubli, du moins la consolation et conçut « Morgane » (1855).

Ses parents, loin de le décourager d'entrer dans la voie littéraire, et pensant que l'atmosphère de Paris est indispensable à un jeune écrivain, décident de s'installer dans cette ville. Villiers y mène une existence sans grande régularité. Il est introduit auprès du groupe de la Brasserie des Martyrs où se retrouvaient les Parnassiens et y rencontre Jean Marras et Léon Dierx. Mais à cette époque, il subit surtout l'influence de son cousin Hyacinthe Pontavice de Heussey, avec lequel il a de longues causeries. Hyacinthe de Pontavice de Heussey, vieux lettré, Hégélien enthousiaste, communique par sa verve et sa chaleur ses convictions au poète. Dans son drame achevé depuis 1855, mais non publié « Morgane », Villiers avait nettement laissé voir sa préférence pour l'idéal romantique. Mais, tandis que son vieux cousin lui expose tout l'effort tenté par les anciens alchi-

mistes pour saisir le monde dans son ensemble, Villiers songe à « une composition plus vaste, plus philosophique et il élabore lentement, et sans doute à haute voix, selon sa coutume, un roman philosophique en trois parties où frissonnera du « Mystère : « Isis » (De Rougemont).

Entre temps, est-ce à la Brasserie des Martyrs ou bien chez Leconte de l'Isle ? Villiers lie connaissance avec Charles Baudelaire qui va l'initier à l'art mystérieux d'Edgar Poë. Dès ce moment, Baudelaire et Villiers vont se fréquenter constamment.

Ainsi durant les premières années de son séjour à Paris, les influences que Villiers ressentit avec le plus de durée et de force furent celles de Baudelaire, Poë, Hegel, ou plus largement l'idéalisme allemand et l'occultisme.

En 1858, Villiers réunit ses premiers vers dans « deux essais de poésies » et confie à l'éditeur Tinterlin le soin de les publier. Ce volume fut réimprimé en 1857, puis en 1893 sous le titre de « Premières Poésies ». En 1859, sur le désir de Mme de Kérinou, le marquis, la marquise et Mathias retournent en Bretagne. Villiers reste deux années à Montfort-sur-Meu et travaille à « Isis ». Il subit l'influence religieuse de son hôte M^e Le Menant, influence que l'on ne retrouve pas dans « Isis » où il met plus d'idéalisme hégélien que de doctrine chrétienne, mais qui se traduit plus tard dans ses œuvres et qui le détermina à faire un séjour à l'abbaye de Solesmes (1861) chez les Bénédictins de Don Gueranger.

En septembre 1862, il retourne à Paris. « Isis » vient de paraître chez Dentu. Villiers fréquente alors les réunions littéraires de Leconte de Lisle, Nina de Villars, Ricard, Catulle Mendès. Il se rend fréquemment aussi chez Baudelaire. En 1865 il publie « Elen », un drame d'amour bientôt suivi en 1866 de « Morgane ». Il fonde avec Armand Gouzières, la *Revue des Lettres et des Arts* qui ne vit que quelques mois. Il y donne « l'Intersigne » puis « Claire Lenoir », nouvelle étrange, où apparaît un personnage devenu légendaire, le Dr Tribulat Bonhomet. A l'idéalisme passionné, Villiers ajoute une ironie mordante.

A l'automne 1868, il part en Suisse, rencontre à Lucerne, Wagner qui achève Siegfried. Une profonde amitié les unit, si bien qu'« ils passent presque « toutes leurs journées et soirées ensemble » et en 1869, Villiers faisant paraître dans *La Liberté*, un de ses poèmes en prose « Azrael » (L'Annonciateur), le dédie « à Richard Wagner, au prince de la profonde musique ». Richard Wagner fut pour lui le seul maître incontesté devant lequel il s'inclina.

Le 6 mai 1870, Villiers fait jouer « La Révolte » au Vaudeville. La critique montre des opinions fort opposées. Fournier, Albert Wolff, Siraudin, concluent à un premier essai insignifiant, Théophile Gautier applaudit « à l'esquisse d'un peintre qui pourra faire des tableaux... » Théodore de Banville défend « cette « terrible et sincère et violente pièce de M. de Villiers de l'Isle-Adam, qui, à la fois vous subjugue « l'esprit et vous prend aux entrailles » (National

9 mai 1870). Il n'est donné que cinq représentations.

La guerre éclate. Le dénuement de Villiers s'accroît. Ses changements de domicile sont fréquents et dans quels gîtes inconfortables se loge-t-il !

Cependant il écrit, car, comme dit E. de Rougemont, cela lui est plus nécessaire que le pain. Il écrit en une soirée « L'Evasion » qui eut un succès réel, lors de ses représentations au Vaudeville. En 1872, il donne dans la *Renaissance littéraire et artistique*, toute la première partie d'« Axel », partie qui prit plus tard le titre de « Monde Religieux ».

Survient la mort de Mme de Kérinou. Sa fortune étant en viager, sa mort provoque un désastre pécuniaire. Villiers ne peut s'astreindre à une occupation régulière, il « commence cette existence noctambule et houleuse qui lentement le minait ».

De 1873 à 1877 il publie dans diverses Revues (Semaine Parisienne, La Renaissance, la République des Lettres, etc...) toute une série de contes réunis plus tard sous le nom de « Contes cruels » : « La Machine à gloire », « L'affichage céleste », « Les Demoiselles de Bienfilâtre », « L'appareil pour l'analyse chimique du dernier Soupir », « Le plus beau dîner du Monde », « Vera », « Le Médaillon » (Antonie), « L'inconnue », « Le traitement du Dr Chevassus » (Le traitement du Dr Tristan), « A propos des fêtes de Bayreuth » (La légende moderne), « A s'y méprendre ».

En 1875, Villiers écrit « Le Nouveau Monde » en vue du prix littéraire organisé par Michaelis, en

l'honneur de l'anniversaire de l'Indépendance des Etats-Unis. Il partage ce prix avec Dartois et Michel. Les soucis, les vexations l'assaillent. Son drame « Le Nouveau Monde » qui devait être joué à la Porte Saint-Martin, dort dans les cartons, alors que celui de son concurrent Dartois est représenté à Paris. Très déçu, Villiers part pour Bordeaux près de son cousin Pontavice de Heussey, chercher de la sympathie, du réconfort. Celui-ci le met en rapport avec Godfrin, directeur du Grand Théâtre. Villiers et Godfrin s'entendent pour monter à Bordeaux « Le Nouveau Monde ». Les répétitions sont déjà fort avancées, lorsque Villiers, de retour à Paris, « séduit » par les fausses promesses de Chabrillat retire sa « pièce au directeur du théâtre de Bordeaux pour la confier à cet homme de lettre improvisé Barnum » (Pontavice de Heussey). Finalement, « le Nouveau Monde » ne sera joué qu'en 1883 au Théâtre des Nations et, dans de telles conditions d'interprétations et d'organisation technique, que Villiers en est réduit à se siffler lui-même !

Il fait paraître en 1877 « Succès d'estime » (sombre récit, conteur plutôt sombre ; dans Contes cruels) « à Sara », « à Elen ».

En 1878, un éloge de Chateaubriand.

En 1879, il fonde le journal *La Croix et l'Epée* dans lequel il donne « Azrael » et « Impatience de la foule ». Au reste, la publication du Journal cesse au 5^e numéro. Puis une nouvelle sensationnelle surprend le monde des Lettres : Villiers est candidat

aux élections municipales, dans le XVII^e arrondissement (quartier des Ternes). Patronné par le Comité royaliste de Paris, il se présente contre Sévérano de Hérédia, candidat républicain, ancien président du Conseil municipal, Villiers n'obtient que 633 voix contre 2.147 à son adversaire.

Sa situation pécuniaire est extrêmement critique durant les années 1880 et 1881. Les spéculations paternelles ont dilapidé tout le patrimoine, et Villiers disparaît alors pendant quelque temps, laissant là toutes relations.

Puis un événement considérable va lui donner de nouvelles énergies littéraires ! de nouveaux ressorts. Il vient d'avoir un fils Victor avec cette humble femme « qui sera pendant près de dix ans sa fidèle
« et vaillante compagne, qui lui adoucira par son
« affection et son dévouement les dernières amertumes de la vie » (Pontavice de Heussey).

Villiers se remet furieusement au travail. Il commence déjà à ciseler « l'Eve future ». Combien de chapitres écrit-il « couché sur le plancher, n'ayant
« ni lit, ni chaise, ni table, dans une chambre glauque, vide de toutes ces choses qui secourent les
« plus misérables existences, qui tiennent compagnie
« aux plus indigentes solitudes » (Guiches, *Nouvelle Revue*, 1^{er} mai 1890).

En 1881, il donne « Vox Populi » dans *Comédie Humaine*. En 1882, il édite une plaquette : « La maison Gambade Père et fils Successeur » ; il réunit dans « Contes cruels » des nouvelles déjà publiées

et l'éditeur Calmann Lévy achète ce recueil. C'est pour Villiers une recommandation auprès du public malheureusement cette œuvre est très peu lue.

Puis disparaissent le marquis et la marquise. Ce deuil augmente le désarroi de Villiers. Ses quelques faibles ressources sont vite épuisées dans les frais de l'enterrement simple et digne qu'il fait à ses parents. Il hérite quelques rares vieux meubles de famille dont cette table sans style incrustée de cuivrieres dont parle Guiches. Son affection se reporte tout entière sur son fils Victor. Il travaille furieusement. En 1883-1884, il publie « Louis Veuillot bénédictin » (une entrevue à Solesmes) dans le *Figaro* ; puis dans ce même Journal « L'avertissement » (chez les passants) ; le « Secret de l'échafaud », « le tsar et les Grands-Ducs », « L'aventure de Tsé-i-la », « Les expériences du D^r Crookes ».

Dans ce même temps, il travaille à « l'Eve future » et à « Axel ».

En 1885 ses publications sont nombreuses :

« Le réalisme dans la peine de mort » (chez les passants), *Le Figaro*.

« Idylle moderne » (La Maison du Bonheur dans Histoires insolites), *Revue contemporaine*.

« Instant de Dieu » (L'amour suprême), *Le Succès*.

« Akédysseril », *Revue contemporaine*.

La *Revue wagnérienne* reproduit la « Légende de Bayreuth » (la légende moderne dans Histoires Insolites) publiée en 1876.

Le *Succès* publie « Une profession nouvelle »

(L'amour suprême) ; « Le sadisme anglais » (Histoires insolites) ; « Trente têtes sur les planches » (non reproduit) ; « Augusta Holmès » (chez les passants).

Enfin, en novembre, il commence dans la *Jeune France* la publication d' « Axel ».

En 1884, à la suite de la publication d' « A Rebours » de Huysmans, Villiers et Huysmans se lient d'une très vive amitié. Huysmans sera l'ami fidèle des jours de maladie ; il fermera les yeux du grand mort.

En 1886, paraissent chez M. de Brunhoff cette œuvre géniale « L'Eve future », et « l'Amour suprême », recueil de nouvelles précédemment publiées auxquelles s'ajoutent quelques-unes inédites (L'Amour suprême, la légende de l'éléphant blanc, etc.). Il donne à la *Revue indépendante*, « l'Etna chez soi » (Histoires insolites), puis une série de contes : « le convive inconnu », « le réalisme dans la peine de mort », etc.

En mai 1887 il publie « Tribulat Bonhommet » : c'est la nouvelle « Claire Lenoir » à laquelle il joint trois nouveaux aperçus sur l'illustre savant.

D'autres contes paraissent : « Souvenirs » (chez les passants), dans la *Revue wagnérienne* ; « Ce Mahouin » (histoires insolites) ; « Conte de fin d'été » (histoires insolites) ; « Les délices d'une bonne œuvre » (histoires insolites) ; « L'inquiéteur » (histoires insolites).

A cet effort de Villiers, à ce labeur continu, à

cette production devenue régulière, Villiers doit de se faire connaître et admirer, des journaux importants et toutes les Revues littéraires lui sont ouvertes. Sa réputation croît. « Son œuvre fait violence à l'obstination du sort et triomphe ».

En 1888, paraissent « Les Histoires insolites » et quelques contes : « La Torture par l'espérance » ; « L'estime laïque » (les amis de pension dans les « nouveaux contes cruels ») ; puis « Une soirée chez Nina Villars » (chez les passants).

On le demande de Belgique pour faire quelques conférences. Il part, est reçu avec enthousiasme, « succès colossal, écrit-il, cinq rappels, la Reine, etc. » ce lui fut une joie profonde de se sentir enfin compris, applaudi. « Cependant un mal s'était installé « en lui qui, traîtreusement, minait sa vie, rongea ses forces, allait après ces journées de complet « espoir, de gloire entrevue, de communication avec « un auditoire enthousiaste, l'emmener à l'écart de « la vie, l'obliger à se reposer d'abord, à attendre, à « se taire enfin et à souffrir » (de Rougemont).

Il donne bien encore vers la fin de l'année : « Nouveaux contes cruels » et prépare « Propos d'au delà » ; « Chez les passants ». Mais son mal s'aggrave, se précise, il consulte le Dr Robin qui diagnostique un cancer de l'estomac. Des soins assidus deviennent nécessaires. Huysmans recommande à Villiers, la maison de santé de Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot. Villiers y est transféré le 12 juillet 1889. Dans une lettre adressée à Pontavice de Heussey,

Huysmans raconte les derniers moments de Villiers :
« L'estomac ne fonctionna plus, la maigreur devint
« attérente, un hâle couleur de paille couvrit ses
« traits, dans cette face décharnée les yeux vécurent,
« effrayants, vous sondant jusqu'au fond de l'âme
« dès qu'on entraît. »

Villiers épousa *in extremis* la mère de son fils avec laquelle il vivait depuis près de dix années. « Au
« moment où il fallut signer les actes, la femme dé-
« clara qu'elle ne savait pas écrire. Il y eut un silence
« affreux. Villiers agonisa les yeux fermés et, tandis
« que nous nous regardions navrés, la femme ajouta :
« je pourrai faire une croix comme pour mon pre-
« mier mari. Nous lui primes la main pour l'aider
« à tracer ce signe. Après la cérémonie les quatre
« témoins, Mallarmé, Dierx, M. de Malherbes, et
« moi nous goûtâmes un peu de champagne que Vil-
« liers voulut, à toute force, nous faire servir et le
« R. P. Sylvestre vint à son tour pour célébrer le
« mariage religieux. »

Villiers mourait quelques jours après. Il disparaissait à 50 ans, laissant à la postérité une œuvre admirable d'un farouche idéalisme.

II

L'HOMME

En commençant la partie proprement médicale de cette étude sur Villiers, il nous faut insister sur l'hérédité psychopathique paternelle qui n'est pas niable.

Joseph de Villiers, père de Mathias, fut, sa vie durant, possédé par cette idée que la mystérieuse Armorique recelait dans son sol des trésors considérables. Cette idée fixe détermina tous les actes de sa vie. Nous l'avons vu quitter le séminaire, malgré l'avis défavorable de sa famille, partir pour Saint-Brieuc et y monter une étude de chercheur de trésors : « on le voit, écrit Le Noir de Tournemire, en « coup de vent, ici surgir dans une Mairie, là dans « une Etude de Notaire ou tout autre dépôt d'archives, sollicitant la permission, qu'on n'ose guère « lui refuser, vu sa situation sociale, d'en étudier les « diverses pièces, presque toujours à domicile ». Il multiplie les entreprises, ne se rebutant devant aucune déconfiture, si grande soit-elle. Il ruine sa famille et peu s'en faut que, par ses spéculations malheureuses, il n'ait à faire à la justice ; les plus grands déboires le frappent, ce visionnaire, cet

amant obstiné de la chimère, ne les perçoit pas. Bien au contraire il se persuade de la réussite de ses entreprises :

Il écrit à son fils :

« Mon cher Mathias,

« Nous voulons te faire partager notre bonheur.
« Voici L... qui possède en ce moment 25.000 fr.
« et qui a ceci aujourd'hui dans son salon de compagnie, de magnifiques rideaux de satin rose que
« je tiens à la main, avec un bon piano, un superbe
« canapé et un mobilier en rapport. De plus L... va
« avoir une belle serre avec un magnifique château
« féodal, avec tourelles, parcs, terres, prés et vignes
« et une forêt de plusieurs lieues, où nous pourrons
« exercer nos talents de chasseur. Et nous allons
« posséder d'une manière régulière et parfaite, des
« mines dont tu vas devoir concourir à exploiter les
« richesses avec nos propres capitaux.

« Ton père

« JOSEPH. »

Sur son lit de mort, un pauvre lit misérable, ne dira-t-il pas encore à l'un de ses amis venu le voir :
« Je suis perdu, mais j'attends la mort avec sérénité,
« j'ai réalisé le rêve de ma vie. Je laisse à Mathias
« une fortune égale à celle des plus grandes familles
« princières du monde. »

Le déséquilibre psychique éclate, on remarque chez Joseph de Villiers :

Dans l'ordre affectif : une *euphorie manifeste*, une obstinée confiance qui le conduit à une conception fausse du monde. Cette emprise affective se traduit :

1^o Dans l'ordre intellectuel par une *fausseté de jugement* et par des *idées de grandeur manifestes*. Joseph de Villiers s'est toujours cru riche, alors que la misère le harcelait sans relâche.

2^o Dans l'ordre volontaire, par une *hyperactivité désordonnée* dont les résultats sont absolument négatifs.

Ce sont là les éléments constitutifs de *l'excitation psychique constitutionnelle*. L'hérédité pathologique est donc indiscutable.

Bien au contraire, la Marquise, née Nepvou de Carfort, était une femme calme, pondérée, que l'activité débordante, inégale et sans résultat de son époux, attrista fort. Elle comprit vite que Joseph de Villiers, toute sa vie, serait la proie de sa chimère. Elle désespérait, lorsque dans la monotonie de sa vie provinciale, la naissance de Mathias vint lui apporter de nouveaux espoirs. Elle se réfugia dans l'amour unique de son fils. Celui-ci « dorloté, choyé, couvé » par l'orgueil paternel, surtout par le dévouement de « la mère et de Mme de Kérinou, aborda l'existence « en un de ses rivages fleuris et parfumés. Ses premiers regards attentifs n'aperçurent que des sourires approuvateurs, des gestes doux et câlins, des

« encouragements aux plus capricieuses fantaisies » (Fernand Clerget).

Le milieu dans lequel grandit Mathias était bien falot. H. Roujon nous le décrit (Temps du 24 mai 1904). « Des hobereaux désœuvrés, des marguilliers, « des béguines, des marchands de biens, des cou- « sins quémandeurs, toute une potinière de bourg « pourri, oisive, rageuse et surnoise ». Ce pauvre monde qui se nourrissait de la Semaine religieuse « du récent mandement de Monseigneur, de la der- nière lettre où le Comte de Chambord précisait ses droits », offrait une piètre pâture intellectuelle à cet esprit que l'on devine déjà la proie du Rêve. L'enfant recherche la solitude, se replie dans une précoce méditation. Le dimanche, aux grand'messes, aux « litanies murmurantes des veilles », sa jeune imagination s'exalte. « Ce qui lui plaît le mieux, « écrit Le Noir de Tournemire, c'est d'aller seul « dans les plus discrètes des rues montueuses de « Saint-Brieuc et surtout quand il aura 10 à 12 ans « vers les collines de Trémuson, ou le bourg de « Langueux, sous la verdure printanière ou la « rouille automnale des bois... le soir venu, on le « rencontre de temps à autre, promenant par les « rues désertes, sa mélancolie et ses rêves ».

Le monde extérieur ne le sollicite pas. Villiers lui préfère sa Rêverie. *Déjà s'affirme en lui, la prépondérance de la pensée autiste sur la pensée réaliste.* Les relations qu'il a avec le monde ont, dès cette époque, quelque chose de superficiel, d'incomplet.

Il lui est difficile d'établir un contact durable, permanent, normal, avec le monde extérieur.

En classe, il est insouciant, distrait, songeur, ne bougeant guère de la moyenne. « Non point qu'il fût paresseux, loin de là, il se donnait du mal, mais il *travaillait à côté* » écrit Le Noir de Tournemire, qui dit encore : « dès tout jeune, il vivait d'excen-
« tricité et de rêve, ce qui le rendait, distrait, son-
« geur, *peu prévenant* pour son entourage. Mathias,
« me confiait naguère une sienne cousine de Saint-
« Brieuc, nous le goûtions fort modérément ; il
« frayait si peu avec nous, on eut dit que ça l'hum-
« liait... des enfants est-ce que cela compte ? Je me
« souviens qu'il se montra un jour, entre autres,
« particulièrement rechigné. Nous eûmes beau le
« supplier de prendre part à nos parties, ce fut en
« vain, jamais nous ne pûmes l'arracher à sa flâne-
« rie par ces avenues dont il semblait avec amour,
« tout en marmottant à mix-voix, fixer les hautes
« frondaisons ».

*Cette tendance à s'écarter de la réalité, cette diffi-
culté de contact avec l'ambiance est l'élément prin-
cipal du caractère de Villiers, celui que l'on retrou-
vera profondément marqué en lui, durant toute
sa vie, et sur lequel tous ceux qui le connurent, ont
essentiellement insisté. La prépondérance de l'au-
tisme sur la pensée pragmatique est considérable
chez Villiers, qui passera toute sa vie dans le Rêve,
dans l'Imaginaire.*

Lorsqu'il arriva à Paris et qu'il se mit à fréquenter très irrégulièrement d'ailleurs, le monde des lettres, Villiers donna le sentiment « d'une grande intelligence mal équilibrée d'une sorte de génie inégal et incomplet » (François Coppée).

« Il se dégageait, écrit Henri de Régnier, de ce « survenant de taille moyenne, presque trapu, au « visage terminé par une pointe à la royale, au front « large et haut, surmonté d'une chevelure abondante, on ne sait quoi de mystérieux et d'inattendu... sa causerie, continue-t-il, était plutôt un « *soliloque coupé d'arrêts, de rires brusques*. Il « était entré avec sa rêverie et la continuait à haute « voix, je ne puis dire pour nous, mais devant nous, « car il avait certainement oublié nos présences et « nous assistions à l'étrange spectacle d'une pensée cherchant sa forme et son expression définitives, avec des nuances d'intonation et des ratures « de paroles, à quelque chose, comme une écriture « orale, mimée, inquiétante et fugitive. »

J. H. Rosny aîné, écrit dans les Mémoires de la Vie littéraire : « la conversation de Villiers décelait « une *absence de sens commun presque complète*, il « vivait dans les nues ; il semblait n'avoir guère « touché au réel... à ce réel qui lui fut si terrible. « Inutile de dire que son imagination était riche et « son esprit bien affilé ! Malheureusement, cet « homme de génie *ne savait pas discerner les caractéristiques du prochain lorsque celui-ci n'abondait pas dans son sens*. De là, des erreurs perpé-

« *tuelles* sur la qualité des êtres et des ironies éva-
« porées dans le vide. » Puis Rosny évoque une
causerie, un soir d'été chez Malherbe, avec Guiches,
Huysmans et Villiers : « comme les vieillards
« d'Homère, comme l'immense majorité des poètes
« de tous les temps, *il croyait à la supériorité du*
« *passé sur le présent.* J'essayai de lui persuader
« que nous ne connaissions guère le passé et si peu
« le présent et que la vie d'un serf au moyen âge ou
« d'un esclave de l'Antiquité ne devait pas cons-
« tituer un idéal très enviable, sur quoi, il me jugea
« un admirateur aveugle du présent et me servit les
« arguments les plus rares du répertoire, heureuse-
« ment épicés par sa flamboyante imagination et son
« persiflage. J'eus beau acquiescer à ses attaques
« contre les hideurs ambiantes, à condition d'y pou-
« voir joindre des critiques sur ces hideurs ances-
« trales, il ne condescendit à aucun élargissement
« du thème. Ce fut pis encore lorsque nous nous
« trouvâmes engagés dans l'au-delà. Villiers ne
« s'aperçut pas un moment que j'étais un mystique
« déçu, que j'avais horreur d'un destin où vivre
« n'aboutissait qu'à mourir, que j'abominais le
« désordre du monde. Il ne vit *que* railleries
« laïques dans mes arguments pleins d'amertume
« et mes négations baignées de mélancolie. Il criait :
« comment un vibrion perdu dans une goutte d'eau
« nierait Dieu ! A quoi il était trop facile de répon-
« dre : comment un vibrion perdu dans une goutte
« d'eau affirmerait Dieu ! *Il n'entendait pas cette*

« réponse. Obstiné dans l'argumentation unilatérale
« d'un Bournisien supérieur, il prétendait m'attri-
« buer les croyances d'un Homais-Tribulat... il
« m'avait classé et n'en voulait pas avoir le dé-
« menti. »

Ainsi même, lorsque Villiers semble attentif, que son regard jusque-là distrait, s'anime, qu'il dialogue, *l'Absolu est maître de sa pensée. Aucune objection, aucune explication ne l'atteint. Aucun correctif n'est apporté à son état d'âme.* On assiste, impuissant, à la « débandade infinie de cette imagination de fulminate, à l'ataxie cérébrale du poète » (Léon Bloy).

Cette ataxie cérébrale n'est-ce point là « désarmo-
nie intra-psychique ». D'Urstein, la « perte de l'unité
intérieure », de Kraepelin, la « pensée schizophrène »
de Bleuler ?

Cela est encore plus net, lorsqu'à la suite de quelques lignes lues dans un journal, d'un mot lancé dans une conversation, d'un repas plus abondant que de coutume, une véritable crise *d'excitation psychique* se déclanche.

De multiples exemples en sont donnés :

Hugues Le Roux rapporte un dîner entre Guy de Maupassant, Villiers, Charles Franconi, et quelques amis. « Dès le poisson, Villiers très lancé, com-
« mença de discourir... ils crurent qu'on les avait
« fait dîner avec un fou. Je ne me consolerais jamais
« d'avoir manqué ce dîner là, en souvenir d'une autre
« réunion d'honnêtes gens où Villiers prit également
« la parole et subitement, perdant pied se mit pen-

« dant un bon quart d'heure à monologuer en hébreu
« qu'il entendait seul. »

Le Noir de Tournemire rappelle l'attitude de Villiers lisant son drame « Le Nouveau Monde » chez Godfrin : « Soudain Villiers s'interrompt, une idée
« subite lui est venue, il veut donner à l'assistance,
« un semblant d'aperçu de la scène et de ses décors,
« sans mot dire il se redresse, abandonne sa place,
« puis se met à arpenter le salon, bousculant jus-
« qu'au moindre meuble, décrochant tout ce qui
« pend aux murs pour en faire un fouillis sans nom,
« soulignant l'ensemble d'une mimique absolument
« désordonnée, de phrases inintelligibles, entrecou-
« pées d'éclats de voix, de rires stridents, auxquels
« se mêlent par intervalles de longs accords de
« piano... »

Guiches, dans le « Banquet » raconte un trajet qu'il fit sur l'impériale d'un omnibus en compagnie de Villiers, après un excellent repas, arrosé de Vou-vray : « Jamais trajet ne me fit subir de pareilles
« transes. Vers le milieu d'une rangée de voyageurs
« arrachés tout à coup à la torpeur par la violence de
« sa gesticulation et le tonnerre de sa parole, Villiers,
« comme si ces événements s'étaient passés la
« veille, s'élance dans une épouvantable philippique
« contre ce malfaiteur de Montrelet, chroniqueur de
« l'imposture, assez vil pour avoir osé accuser son
« admirable aïeul, le Maréchal de Villiers de l'Isle-
« Adam, d'avoir décoché à Jeanne d'Arc la flèche dont
« elle fut cruellement blessée ! Les voyageurs dres-

« sent la tête, effarés, ceux qui tournent le dos, se
« retournent, quelques-uns impressionnés par cette
« éloquence, d'autres pas rassurés. Une petite vieille
« déclare à sa voisine : « j'aime mieux descendre ».
« Mais la plupart des auditeurs maintenant, haus-
« sent les épaules, sourient et même rigolent en se
« confiant de l'un à l'autre le mot de « maboul » et
« de « loufoque », tandis que Villiers proclame de-
« vant le conducteur : « le Maréchal, mon aïeul !
« l'honneur lui-même ». Puis il conclut : « justice
sera faite. »

Alors que chez le cycloïde, la crise hypomaniaque, se modèle sur les circonstances ambiantes, et qu'au travers des associations d'idées fréquentes et variées, on perçoit un contact permanent avec le Réel, chez Villiers, la crise reste en plateau, sans que rien de l'extérieur ne puisse la modifier. *Villiers se monte la tête à lui-même.*

Ainsi, qu'il se plonge dans la Rêverie et le mutisme, ou bien qu'« obstiné dans l'argumentation unilatérale d'un Bournisien supérieur », il se croit conversant ; ou encore qu'il entre dans une phase d'excitation psychique où sa verve se dépense, il rêve tout haut, il *soliloque*.

Sa pensée est détachée du Réel, pleine d'Absolu, immobile, fixée en face de la Vie. N'est-ce point là la pensée autiste du schizoïde ? « Ses yeux ne sont pas faits pour considérer le monde tel que nous sommes contraints à le vivre. Villiers ne veut le

connaître que sous les *espèces de l'éternité* » (Mme Osmont).

Dans le psychisme de Villiers comme dans celui de tout schizoïde, la prépondérance de la pensée autiste sur la pensée réaliste est manifeste. La discordance entre l'activité intellectuelle et l'activité pragmatique s'affirme.

Villiers, dans la vie pratique, est tout à fait décevant.

Il lui est difficile de s'astreindre à un travail régulier. La réalisation lui est extrêmement pénible. Ainsi, il imagine sans cesse, de nouveaux Contes, il les parle et déjà il n'a plus envie de les écrire. Guiches à qui Villiers vient de conter une nouvelle qu'il doit écrire pour le Gil Blas, rapporte « qu'il n'a jamais senti à ce point chez un artiste, l'horreur de la réalisation ». Villiers cherche tous les prétextes pour s'épargner cette corvée : « Il veut me retenir, écrit Guiches, il insiste pour que nous dînions ensemble ».

Un jour, Hugues Le Roux va interviewer Villiers à propos des Chevaliers de l'Ordre de Malte. « Quoi, » lui répond celui-ci, vous voulez que je vous parle « de Malte, comme cela, à 9 heures du matin ! Et, » ajoute Hugues Le Roux, il attachait au parquet « les regards consternés, fixes, d'enfant qui, par de « mauvais subterfuges, veut échapper à son pédagogue. »

Rémy de Gourmont raconte que lorsqu'il était attaché au service de la Bibliothèque Nationale,

Villiers vint consulter quelques livres concernant la vie de Milton. « Assez nerveux, il attendait les
« livres requis et personne ne compatissait à son
« impatience, car son nom ne donnait aux biblio-
« thécaires que la vague impression de syllabes
« historiques. Je pus venir à son secours, mais trop
« tard ; les livres entrevus, il les fit conserver pour
« le lendemain, *il ne revint qu'après trois mois.*
« Cette anecdote est, peut-être, caractéristique au
« moins, de sa manière de travailler. Il portait
« dans sa tête des quantités infinies de projets, il
« récitait des livres entiers dont pas une ligne
« n'était écrite, et il passait d'un projet à l'autre
« avec une merveilleuse spontanéité ».

Pontavice de Heussey rapporte l'état de distraction perpétuelle du poète qui lui faisait manquer aux rendez-vous les plus importants, abandonner pendant de longs mois, sans aucun motif appréciable des relations intimes et journalières et ne remplir que rarement les engagements pris avec des Revues ou des Editeurs. On comprend que dans de telles conditions, sa situation pécuniaire s'aggrave. Du reste, les spéculations paternelles y aident fortement. En 1880, Villiers disparaît pendant quelques mois. C'est durant cette période qu'on lui impute toutes sortes de professions :

Pour Rémy de Gourmont, il est presque certain qu'il fut moniteur de boxe dans un gymnase (« Promenades littéraires », page 32).

Ne va-t-on pas jusqu'à dire qu'il fut mannequin chez un médecin aliéniste ?

— « ??

... Oui, Villiers est le faux fou dont le docteur dit : « il n'est pas tout à fait guéri mais il va mieux ! » (« Journal des Goncourt », 2^e série, volume III).

Toutes sortes d'anecdotes circulent. Il serait même parti pour l'Angleterre, présenté par une Agence matrimoniale. Cette Agente dont la spécialité est la procuration aux jeunes filles riches, de fiancés à particules authentiques, l'aurait muni préalablement d'une garde-robe et d'une montre à répétition. « Ainsi vêtu et orné, il aurait eu avec une « demoiselle anglaise, orpheline et richissime, une « entrevue dans une loge de Covent-Garden. Tous « jours, d'après la tradition orale, il fut imprécis et « tumultueux. Il récita son prochain livre à l'étranger, la noya de lyrisme, l'épouvanta, elle le « prit pour un évadé de Bedlam. Le soir même la « jeune Miss encore frissonnante déclarait préférer « le célibat éternel et même le cloître à la couronne « comtale de l'Isle-Adam » (H. Roujon, *Le Temps*, 20 avril 1904).

Evidemment, il est excessivement difficile, en toutes ces aventures, de savoir où s'arrête la Légende, où commence la Vérité. En dehors de cette profession de mannequin chez un médecin de fous, où la probité scientifique d'un confrère est mise en cause... ! rien ne peut, dans cet ordre

d'idées, nous étonner chez cet homme ; son désintérêt du Réel est si absolu ! Il s'enferme si facilement dans son autisme !

Guiches (*Nouvelle Revue*, 1^{er} mai 1890) démontre l'indifférence avec laquelle Villiers avait décoré son modeste intérieur : « En dehors de la table d'ébène
« incrustée de cuivres, d'ailleurs dépourvue de
« style, pas un détail ne révélait un soin des appa-
« rences, une entente de ce confortable que les
« *intelligences d'ordre pratique* savent approprier
« aux plus médiocres situations. Il est difficile
« d'expliquer cette vulgarité de goût qui donne un
« démenti presque trivial aux lois de l'atavisme et
« qui, chez Villiers, contraste si violemment avec la
« souveraine aristocratie de son esprit ».

Et, en fait, sa production littéraire ne deviendra abondante et régulière que, du jour où il vivra avec la mère de son fils Victor. Il ne perdra plus alors ses manuscrits, comme le tome II d' « Isis », oublié dans une chambre d'hôtel !

Nous avons jusqu'ici essayé de démontrer l'insuffisance de la pensée réaliste chez Villiers et la prépondérance très nette de la pensée autiste sur celle-là. Ces faits nous ont déjà conduit à prononcer le nom de *constitution schizoïde* : nous allons voir que l'affectivité du génial écrivain répond à l'affectivité que l'on trouve dans cette constitution.

Il semblerait, d'après ce qui précède, que le schizoïde fut un hypoesthésié, un hyposensible, et qu'en

raison de cette anesthésie affective, il négligeât tout contact avec l'ambiance, qu'il se réfugiât ainsi dans son autisme. En fait, à ce fond d'anesthésie affective, très fréquemment s'ajoute de l'hyperesthésie. Dans ce cas, la rêverie peut aussi s'expliquer par le besoin de mettre l'âme hyperesthésique à l'abri des heurts trop brutaux de la vie quotidienne. En réalité le schizoïde est le plus souvent un déséquilibré affectif, il est à la fois *hypersensible et insensible*. Son attitude est déterminée simultanément par ces deux facteurs.

Cette anesthésie et cette hyperesthésie concomitante, sont très nettes chez Villiers.

Pontavice de Heussey écrit : « l'auteur de « l'Eve « future » a toujours eu une *sensation de solitude* au « milieu du monde. Il m'écrivait peu d'années avant « sa mort : « je me suis toujours *sent*i seul, même à « côté d'une femme aimée ou d'un ami, même dans « le cercle intime, si enthousiaste et si affectueux, de « ma famille. »

G. Guiches aussi, a bien saisi cette insensibilité qui aboutit à la non-communication, à la non-sympathie, à la « non-résonance » avec l'ambiance. Il écrit (« Le Banquet », page 56) « oui ! qu'est-ce que je « viens donc faire là auprès d'un tel homme, qui n'a « ni mes idées, ni mes goûts, ni ma passion de « vivre, en qui je vois le génie se débattre plutôt que « battre des ailes et de qui, sciemment ou incons- « ciemment, imiter l'art si rigoureusement person- « nel, serait pour moi une sottise ou une infirmité !

« Oui, qu'est-ce que je fais là, auprès de cet homme
« qui ne sera jamais mon ami car la fréquentation
« ne crée en lui que l'habitude, mais jamais l'ami-
« tié ».

Entre Villiers et ses semblables, n'existe-t-elle pas cette « vitre de verre » décrite par Kretschmer ? Villiers ne l'a-t-il pas décrite lui-même ? Quant au syntone, il se casse le nez contre cette vitre chaque fois qu'il a affaire à un schizoïde. Il a toujours l'impression qu'il n'a pas encore pu pénétrer jusqu'au fond de l'âme de son « ami ». N'est-ce point là l'impression donnée par Villiers à ses contemporains ? Clerget n'écrit-il pas que Villiers leur inspira « un « étonnement et une incertitude tels qu'aujourd'hui « encore, la postérité semble hésiter à dire *quelles* « furent l'âme de l'homme et le caractère de l'œu-
« vre. »

A côté de cette anesthésie affective, de cette insensibilité, qui explique la non sollicitation par le monde extérieur, la perte de contact vital avec la réalité et la facilité avec laquelle Villiers s'enferme dans son Monde intérieur, *l'hyperesthésie affective n'est pas douteuse.*

Elle est bien décrite par Guiches dans la *Nouvelle Revue* du 1^{er} mai 1890 : «... il apparaissait souriant « d'abord, prodiguant à tous les fantaisies merveil-
« leuses de sa parole, puis sur un mot de quelqu'un,
« un mot bien inoffensif, mais qui réveillait tout à
« coup sa *méfiance*, il s'arrêtait court en plein élan,
« armait son sourire de pointes ironiques, se ramas-

« sait dans une attitude défensive, dont il exagérait
« par une mimique peureuse, la feinte humilité. »
Puis plus loin : « ... Villiers s'élançait, courait chez le
« tout-puissant personnage, chez le directeur de
« journal ou l'éditeur. L'appareil administratif gla-
« çait immédiatement son ardeur. *Perclus de timidité*,
« voulant, pour en finir plus vite, exprimer à la fois
« toutes les idées qui lui venaient, il tentait, sans
« réussir à les formuler, de nettes explications. Ses
« phrases bifurquaient sur des anecdotes, se tron-
« quaient de plaisanteries, aboutissaient à des rires
« mystérieux, ou le plus souvent à des bredouille-
« ments indistincts ; à la moindre objection, il se
« renfermait en lui-même dans sa douteuse humi-
« lité. »

A. Racot, dans « Portraits d'aujourd'hui », le décrit « d'allures alternativement timides et sacca-
« dées, tantôt fixant droit le regard perçant de
« ses yeux gris, tantôt les baissant et balbutiant,
« passant subitement en deux secondes d'une expres-
« sion de physionomie craintive, effarée même, à un
« éclat de rire convulsé et sans cause apparente. »

Cette hyperesthésie affective, la légère souffrance qui en découle, se traduit par l'existence dans le psychisme de Villiers, de la *méfiance hostile à l'égard de l'ambiance et de la susceptibilité vaniteuse*. On note ainsi dans l'âme de Villiers de « ce dédaigneux,
« cet out-law des lettres, brouillé avec le siècle,
« mécontent de tout et de tous » (« Galerie des bustes » : H. Roujon), quelques *tendances paranoïaques*.

L'Egocentrisme de Villiers est admis par tous. Roujon écrit sur Villiers « qu'il était plus vain que Lucifer, de sa naissance et de son génie et qu'il cultivait en lui la dupe, la victime, le créancier perpétuel et toujours exploité des fils grossiers de la Révolution » (Page 114).

Dans le *Temps* du 20 avril 1904, il le décrit :
« un homme peut-être du passé, mais à coup sûr
« point du présent, en incompatibilité d'humeur avec
« la vie moderne, qui passait méprisant et effaré,
« dans notre société utilitaire comme on traverse un
« marché de bestiaux, haïssant son époque et préten-
« dant tout obtenir d'elle. »

La *méfiance* de Villiers, s'appliquait non seulement à la sincérité de ses amis mais n'allait-elle pas jusqu'à suspecter la loyauté des plats qu'on lui servait ?

Cette méfiance, ce sentiment de crainte aboutit à une réaction du type agressif, à une vengeance, *l'Ironie*. Mais l'ironie de Villiers est hautaine, dédaigneuse, aristocratique. Villiers est déçu, il souffre, *la réalité est trop vaine à ses yeux pour qu'il s'agrisse*. « Son ironie est mesurée, c'est le sarcasme raffiné d'un grand seigneur, elle reste hautaine et courtoise. Elle est la distraction fugitive d'un rêveur lyrique, d'un mystique d'une magnificence un peu vague qui ne sait pas haïr, parce qu'il est occupé de l'autre monde plus que du réel » (Camille Mauclair) « Princes de l'Esprit ». Cependant, rien ne pouvait meurtrir Villiers davantage

dans sa susceptibilité vaniteuse, que le manque d'admiration enthousiaste pour son ascendance illustre. A ce propos, un sourire énigmatique, que dis-je, la simple tiédeur, le remplissait de courroux. C'étaient alors de véritables réactions agressives de paranoïaque ! Témoin l'affaire de justice (Lockroy-Villiers de l'Isle-Adam) :

Le Chatelet avait repris en été 1876 la pièce de M. Lockroy et Annicet Bourgeois : « Perrinet-Leclerc » ou « Paris en 1418 » qui avait déjà été jouée en 1832. Parmi les plus importants personnages, le Maréchal Jean de Villiers de l'Isle-Adam, était mis en scène sous les traits d'un « heureux coquin » (1) d'un « traître ayant vendu aux ennemis de son pays, la place forte de Pontoise que lui avait, dit-on, confiée son roi (2). » Villiers s'indigna fortement, il écrivit au Directeur du Chatelet pour lui demander que cette pièce quittât l'affiche. Mais les recettes fournies par « Perrinet-Leclerc » étaient bonnes et les Directeurs refusèrent. Villiers *intenta un procès* « à Mme Vve Annicet-Bourgeois, MM. Lockroy, « Tresse, éditeur, Ritt et Laroche, directeurs du « théâtre du Châtelet afin de faire ordonner la suppression ou tout au moins la rectification des articles 3, 4 et 5 du Drame de « Perrinet-Leclerc », en « ce qu'ils ont d'attentatoire à la mémoire du Maréchal de Villiers de l'Isle-Adam » (*Gazette des tribunaux*, 2 août 1877)... Le tribunal, déclara Villiers et 2. Les termes entre guillemets sont employés par Villiers dans l'acte d'accusation.

« liers de l'Isle-Adam mal fondé en sa demande, l'en
« débouta, et le condamna aux dépens : Attendu
« que, si l'historien a le droit d'asseoir ses juge-
« ments sur un travail de recherches et de compa-
« raison qui comporte l'examen des sources, la criti-
« que des témoignages et l'indication des motifs qui
« déterminent ses affirmations, l'écrivain qui fait une
« œuvre d'imagination n'est pas soumis aux mêmes
« obligations... qu'un religieux de Saint-Denis, l'un
« des écrivains contemporains les plus dignes de foi,
« l'accuse formellement d'avoir trahi la cause de
« Charles VI, etc...

« Qu'en présence de ce récit et sans avoir pesé
« les témoignages contraire des Historiens bourgui-
« gnon, le romancier et le dramaturge avaient le
« droit d'imputer à Villiers de l'Isle Adam, l'aban-
« don de la cause royale et qu'il leur était permis
« sans excéder leurs droits de prêter au personnage
« qu'ils créaient les pensées de trahisons diverses
« qui servaient, suivant eux, à peindre les maux de
« cette lamentable époque » (*Gazette des Tribunaux*,
« 2 août 1877).

Mais l'humiliation de Villiers, son amertume ne sont point à leur comble : la presse s'empare de ce procès. Il est demandé que Villiers fasse la preuve de sa descendance en ligne directe du Maréchal et comble d'imprévu!! un homonyme se révèle qui veut aussi venger le grand nom insulté !

L'indignation de Villiers devient prodigieuse. Il rassemble des pièces pour établir sa filiation con-

testée, écrit aux journaux, envoie ses témoins à Georges Villiers de l'Isle Adam. Cependant au lieu de se battre, on discuta. Et Georges de Villiers dut rapidement s'incliner.

« Monsieur, écrit-il à l'écrivain, je ne puis que
« m'incliner devant les titres si incontestablement
« authentiques que vous avez bien voulu me com-
« muniquer et qui établissent d'une manière irrécu-
« sable, en effet, votre descendance directe avec la
« famille de Villiers de l'Isle Adam... Il n'en est pas
« moins certain, cependant, qu'une Ordonnance
« Royale insérée au *Bulletin des Lois* à la date du
« 7 septembre 1815 autorisa à ajouter à son nom
« de Villiers celui de l'Isle Adam, mon grand'père,
« le Vicomte Joseph-Gabriel, fils de François-Ignace
« de Villiers *des Champs* et de Dame Deshéré Le
« Borgne de Villemeur...

« G. DE VILLIERS DE L'ISLE ADAM. »

Cette lettre fut pour Villiers une source de joie profonde. Son illustre ascendance était enfin reconnue.

Dans ce qui précède, nous avons souligné combien les traits marquants du psychisme de Villiers se rapportaient à ceux décrits dans la *constitution schizoïde* :

- a) Même pensée autiste ;
- b) Même discordance entre la pensée intellectuelle et la pensée pragmatique ;

c) Même difficulté d'établir un contact permanent avec l'ambiance ;

d) Même affectivité se mouvant entre deux pôles : l'hyperesthésie et l'anesthésie.

Nous avons vu ce psychisme se teinter de quelques *éléments paranoïaques* :

a) Susceptibilité vaniteuse ;

b) Méfiance à l'égard du monde extérieur.

Ce qui, du reste, n'est pas pour nous surprendre, nous savons qu'un certain lien de parenté existe entre la mentalité schizoïde et la mentalité paranoïaque :

Même inadaptabilité ;

Même absolutisme de la pensée.

Dans ce qui va suivre, nous allons montrer deux autres aspects importants du caractère de Villiers :

A) *La tendance aux récits imaginaires* ;

B) *La tendance mystique*.

A) *Tendance aux récits imaginaires*. — Villiers possède très nettement cette tendance à inventer et à conter comme vraies des fables et des situations dépourvues de réalité objective. Cette tendance, on la retrouve en lui, dès l'enfance :

Le Noir de Tournemire raconte que :

« Villiers écolier a juste en face de lui un camarade de son âge qu'il ne cesse de dévisager. Fatigué d'une telle insistance qui le déconcerte, le deroute, ce dernier prend enfin le parti d'en informer le professeur et à la récréation suivante, un surveil-

« lant appelle le poète et lui demande : ça voyons.
« élève de Villiers, pourquoi, quand vous êtes en
« classe, poursuivez-vous ainsi du regard votre
« condisciple un Tel? Je dois vous dire qu'il s'en
« plaint! Mathias reste un moment pensif, après
« quoi : « est-ce possible? Monsieur, réplique-t-il,
« et moi qui prenais à la chose un si doux, un si vif
« plaisir! » « ??? » « Car il ressemble trait pour trait
« à un frère que j'adorais, mais dont je n'ai plus que
« la mémoire!... » Or, Villiers, était fils unique.

Pontavice de Heussey écrit :

« Mathias avait 7 ans, lorsque sa bonne le perdit
« à la promenade. Une troupe de bateleurs qui s'en
« allait vers Brest, rencontra le petit égaré, et,
« trouvant de bonne prise cet accort blondinet, s'en
« empara. Quelques jours après, son père le retrou-
« vait à Brest, dans la baraque foraine de ses ravis-
« seurs. Il était déjà, paraît-il, devenu le favori de la
« bande, et une telle affection semblait lier le pauvre
« Chef des Funambules et le bambin, que le mar-
« quis, trop heureux de ramener son fils, renonça à
« toute poursuite.

« Ceux qui ont connu Villiers se figureront aisé-
« ment ce qu'une pareille aventure dut enfanter
« dans la suite d'histoires humoristiques et merveil-
« leuses. Il fallait l'entendre, lorsque dans son style
« imagé, il faisait revivre les souvenirs de *deux*
« *années* qu'il avait passées au milieu de ces admi-
« rables et sinistres bohémiens, visitant successive-
« ment l'Italie, l'Allemagne, le Tyrol et la chevale-

« resque Hongrie, sauvé et rendu enfin à sa famille
« par le dévouement d'une jolie tzigane, dernière
« descendante d'une race séculaire, etc..., etc... »

Nous connaissons l'importance des constructions imaginatives chez les schizoïdes, les « rêveurs éveillés » de Borel et Robin. Nous avons vu ceux-ci s'enfermer le plus fréquemment possible dans leur monde intérieur, peuplé de fictions. Souvent l'essor anarchique de leur imagination aboutit à des *récits imaginaires*. Dans ce cas, *ils fabulent mais ils sont de bonne foi et croient sincèrement à ce qu'ils racontent*. Ils parlent de leurs rêves et cherchent de toutes leurs forces à les réaliser sans tenir compte de la réalité. Ils se différencient ainsi : des *mythomanes* qui ont conscience de la fausseté de leurs dires et qui mentent « pour le plaisir », par perversité.

Cette distinction est importante et conduit, dans le cas présent, aux deux hypothèses suivantes :

- a) Ou bien, Villiers voit son fond de schizoïdie s'enrichir de quelques tendances mythomanes, il ment « par plaisir » pour mystifier son entourage ;
- b) Ou bien, en vrai schizoïde, il fabule de bonne foi.

Le problème est fort difficile à résoudre :

Certains auteurs, dont Pontavice de Heussey, semblent croire à l'absolue bonne foi de Villiers :

« Telle était sa haine du réel et de l'habituel,
« écrit Pontavice, que les rêves les plus titanesques
« de son imagination se transformaient pour lui en

« *des faits historiques qu'il n'admettait pas qu'on*
« *put discuter.* Tous ceux qui l'ont entendu parler
« de ses ancêtres, de leurs richesses, du « seigneur-
« rial manoir battu d'une mer mélancolique » où
« s'écoula sa première jeunesse, comprendront ce
« que je veux dire, sans qu'il soit besoin d'insister
« davantage. »

D'autres, comme E. de Rougemont, penchent plutôt vers la *Mythomanie* et notent chez le poète ce besoin de mentir, ce malin plaisir qu'il éprouve à mystifier son auditoire :

« Il est peu probable qu'il ait été au feu (guerre
« de 1870) cependant *il s'amusait* à raconter à ses
« amis des batailles fantastiques et meurtrières dont
« il venait d'être témoin » (E. de Rougemont).

Conclure est délicat : nous inclinons à penser, cependant, que Villiers présentait quelques tendances mythomanes.

Certes, on ne retrouve pas en lui la mythomanie intéressée et perverse de Dupré, mais bien plutôt *la mythomanie de Jeu* : cette activité morbide, parfaitement désintéressée qui est caractérisée par :

1° La compénétration de la réalité donnée par les perceptions et de la réalité inventée par l'imagination ;

2° Le besoin de projeter dans l'action sous forme d'amusements, ses pensées et ses désirs ;

3° La possibilité de croire simultanément à deux contradictions.

B) *Tendance mystique.* — Nous donnerons au

mysticisme un sens très large et nous accepterons la définition de Récéjac : *la recherche de l'Absolu moralement et par voie de symbole.*

Le mystique a le goût de l'étrange, du merveilleux, du terrible. Il s'insurge contre la méthode rationaliste dans l'interprétation du monde et ne compte comme degrés de l'homme, que la divination, les éblouissements supra-logiques.

Le mysticisme ainsi défini se rencontre chez beaucoup de sujets. On le note chez certains *hyperémotifs*, certains paranoïaques, certains psychasthéniques, certains épileptiques, etc... et aussi chez certains *schizoïdes*. Le mysticisme des schizoïdes présente des caractères particuliers qui l'opposent au mysticisme de l'hyperémotif, le plus fréquemment décrit.

La plupart des psychologues (Delacroix, Nordau, Récéjac, etc...) n'ont eu en vue que le mysticisme des sujets hyperémotifs : ils ont bien mis en valeur les caractéristiques mentales de ces mystiques :

- a) leur attention défectueuse ;
- b) l'insuffisance de leur jugement ;
- c) leur hyperactivité imaginative ;
- d) leurs *fortes émotions* que leur conscience conçoit comme un effet de ses pressentiments, mais qui en réalité sont à leur origine et leur donnent leurs coloris particuliers.

Ces philosophes concluent ainsi à la suprématie très nette de l'affectivité sur l'activité intellectuelle, chez ces mystiques :

« Le mystique prend connaissance de l'Inconnais-

« sable sans aucun secours de dialectique, mais par
« *voie d'amour et de volonté* » (Récéjac).

« Sa logique consiste à avoir confiance dans la
« pureté morale du vouloir, en d'autres termes, dans
« la *rationalité des désirs*, pour assurer même sa
« conduite intellectuelle » (Max Nordau).

Ainsi un élan d'Amour conduit ces mystiques vers Dieu. Ils prennent connaissance de l'Inconnaissable par voie d'amour et de volonté. « Leur cœur sent les premiers principes. » Mystiquement exaltés, ils découvrent un monde invisible et radieux. Ils n'ont point besoin du secours de la Raison. *Ils sentent et sont persuadés. Ils ont la foi.*

Ce mysticisme *chaud*, ce mysticisme « dynamique » s'oppose au mysticisme du schizoïde. Le schizoïde peut être en effet mystique. On peut retrouver en lui le goût de l'étrange, du mystérieux, le dédain de la Raison et l'apologie réitérée des éblouissements supralogiques. Mais son mysticisme a une forme particulière, c'est un *mysticisme « froid »*, un mysticisme où l'on trouve plus de raison que de sentiment : c'est un mysticisme « statique ». On n'y trouve point les grandes envolées, la profonde chaleur des exaltés : le schizoïde se tourne vers l'Absolu, la théorie des éblouissements supralogiques, flatte l'absolutisme de sa pensée. Il s'emploie par le *raisonnement* à justifier sa thèse mystique, pour laquelle du reste, il n'a point de véritable amour.

Chez Villiers, on trouve bien ce mysticisme « froid » du schizoïde. Dans sa mystique, on ne rencontre

pas la spontanéité, la puissance, l'émotion qui imprègnent la mystique jaillie d'un cœur. Son mysticisme est plus intellectuel qu'affectif. Villiers raisonne et cherche des preuves :

Il s'adonna à l'occultisme, fréquenta les exécutions capitales : Il voulait savoir si par force de volonté, l'âme peut s'attarder dans la tête décapitée.

Mais c'est surtout dans son Œuvre que nous verrons l'important développement de ce *mysticisme* à allures particulières. .

Enfin, avant de terminer cette étude sur le caractère de Villiers, il importe de connaître deux faits particuliers qui trahissent bien souvent l'homme ou influent sur sa vie.

Nous pensons au rôle :

d'une part *de la femme* ;

d'autre part de l'*alcoolisme* ou de toute autre intoxication.

La vie amoureuse de Villiers.

Nous avons vu qu'à dix-sept ans, Villiers éprouva un amour rapidement malheureux, puisque Celle qu'il aima devait mourir bientôt. Ce fut son seul amour : « Villiers eut la fin des vieux garçons, il « vécut avec sa ménagère et l'épousa sur son lit de « mort » (Van der Meulen).

Ce rôle infime de la femme dans sa vie n'est pas pour nous surprendre. Du schizoïde, nous connaissons la difficulté de la sympathie, du contact avec

le monde, ses relations superficielles et incomplètes, sa pensée pleine d'Absolu, sans « éléments réducteurs » qui ne saurait se satisfaire de la Réalité. Il n'est jamais aimé comme il voudrait l'être, mais aussi il est incapable de véritable amour. Ce que Villiers écrivait à Pontavice de Heussey : « Je « me suis toujours senti seul, même à côté d'une « femme aimée ou d'un ami, même dans le cercle « intime, si enthousiaste et si affectueux de ma « famille » n'est pas pour nous surprendre. Il est donc difficile de croire à l'amour puissant de ce jeune homme de 17 ans, déjà grand amant de la Solitude et du Rêve. Il crut aimer cette femme, parce qu'il ne fit que l'entrevoir. Ses illusions n'eurent pas à fondre au contact de la Réalité. Le souvenir qu'il garda d'Elle, s'embellit de toute la force de son idéalisme.

L'alcoolisme de Villiers ?

Tous les auteurs, Pontavice de Heussey, Snell, de Rougemont, Clerget, Camille Mauclair, s'accordent à nier l'alcoolisme chez Villiers et ils s'insurgent contre ceux qui présentent cet écrivain comme un dipsomane. Dans nos recherches nous devons dire que, nulle part, nous n'avons trouvé traces de ces imputations. Peut-être les crises d'excitation psychique que Villiers présentait fréquemment et qui alternaient avec des périodes de mutisme plus ou moins longues pouvaient-elles faire penser à

l'ivresse ? Nous avons vu ce qu'il fallait penser de ces crises et leur survenance fréquente à l'occasion d'un simple mot qui enflammait la verve de Villiers.

Aussi, concluons-nous avec Camille Mauclair :

« Villiers a vécu en bohème, mais en conservant
« une entière dignité morale ; on ne peut lui repro-
« cher ni l'alcoolisme de Poë, ni les désordres de
« Verlaine, ni les excitants de Baudelaire, ni les
« parasitismes variés de beaucoup de bohêmes cé-
« lèbres.

« Il fut extraordinairement rêveur, fantaisiste,
« pareil à un égaré, ivre d'idéalisme dans une vie mo-
« derniste, mais il vécut sans une tache et mourut
« comme un saint. »

III

L'ŒUVRE

Le tempérament de Villiers se retrouve, tout, dans l'Œuvre. Ses drames, ses Contes, ses Romans ont la marque de sa constitution psychique. Sous son ironie perçante, acérée, aristocratique, Villiers révèle une hostilité radicale à l'égard de la Société et du Monde, et, objective l'élément paranoïaque de son caractère.

Lorsqu'il abandonne cette attitude agressive et s'élève aux hautes solitudes du Rêve, on retrouve en lui la prépondérance de la pensée autiste sur la pensée réaliste qui forme le fond de son esprit.

Au travers de sa raillerie, au travers de sa rêverie, transperce l'incompréhension du relativisme vital qui teinte toutes les actions humaines. Aussi la raillerie de Villiers se dépense-t-elle à l'égard du pragmatisme ! Villiers crie le triomphe de « ceux qui ont assassiné leur âme ». Pour ce faire, pour devenir un homme de l'Humanité, il faut suivre le *traitement du Dr Tristan* :

« Entendez-vous des accents sublimes dans le
« silence comme si l'âme de votre pays vous par-

« lait ?.. Epreuvez-vous des sursauts d'honneur
« révolté, lorsque le sentiment du courage vaincu,
« de l'indomptable espoir des grands lendemains
« s'allume en votre cœur et fait rougir le lobe de
« vos oreilles ? Ce sont là des bruits, des bourdon-
« nements, des troubles du canal auditif. Vite, vite,
« chez le docteur Tristan, il calme les démangeai-
« sons que, par exemple, la sensation des « outrages »
« éveille encore derrière l'appendice auriculaire
« de certains humains en retard et demeurés trop
« susceptibles » (Traitement du Dr Tristan, « Contes
« Cruels »)

Allez donc vous faire traiter, sinon vous risquez
une vie absolument misérable ! Témoin ce « garçon
« de salle, licencié ès-lettres, s'il vous plait, et palmé
« comme tel — hein, comme c'est beau la science !
« — il n'est rien moins que l'auteur de trois ou quatre
« magnifiques ouvrages dramatiques et passez moi
« le mot, « littéraires », couronnés enfin, dans maints
« concours de l'Institut de France sur des centaines
« d'autres représentés de préférence, naturellement,
« aux siens » (Se rappeler le drame de Villiers « Le
« Nouveau Monde » qui fut primé au concours Mi-
« chaelis et qui attendit plusieurs années avant d'être
« joué) « ce malheureux n'a voulu suivre aucun traite-
« ment ! aussi de l'aveu de ses meilleurs amis, n'est-
« ce en réalité qu'un fol qui ne saurait arriver à
« rien. Ils le déclarent avec des larmes dans la voix,
« un ivrogne, un bohème, un proxénète, un filou et
« un raté, en ajoutant les yeux au ciel : « quel dom-

« mage »... tout journaliste vraiment digne de ce
« grand nom, doit n'écrire qu'au trait de la plume,
« n'importe ce qui lui passe par la tête — et surtout
« sans se relire ! Va comme je te pousse ! On n'a
« pas le loisir, cher Monsieur, de perdre du temps
« à réfléchir à ce que l'on dit, lorsque le train de la
« province attend nos ballots de papier » (Les deux
augures).

Pensez à la devise moderne : surtout pas de génie !
Au reste l'ingénieur Bathylius Bottom vient d'in-
venter *une machine à gloire* : « la postérité se si-
« gnera au nom de cet ingénieur (déjà illustre de
« l'autre côté des mers) comme au nom du D^r Grave
« et de quelques autres inventeurs, véritables apôtres
« de l'Utile. Qu'on juge si nous exagérons le tribut
« d'admiration de stupeur et de gratitude qui lui est
« dû ! Le rendement de sa machine, c'est la gloire !
« Elle produit de la gloire comme un rosier des
« roses ! L'appareil de l'éminent physicien fabrique
« la gloire » (La machine à gloire).

Dans son conte : « L'analyse chimique du dernier
« soupir » Villiers écrit : « Nos victoires sur la Nature
« ne se comptent plus. Hosannah ! Plus même le
« temps d'y penser ! Quel triomphe ! Á quoi bon
« penser, en effet ? de quel droit ? Et puis penser ?
« Au fond qu'est-ce que cela veut dire ? Mots que
« tout cela !... Découvrons à la hâte ! Inventons !
« Oublions ! Retrouvons ; Re commençons ! et pas-
« sons ! ventre à terre ! Bah ! le Néant saura bien
« reconnaître les siens. O Magie, voici qu'enfin les

« plus subtils instruments de la Science deviennent
« des jouets entre les mains des enfants. Témoin le
« délicieux appareil du Professeur Schneitzoeffer pour
« l'analyse chimique du dernier soupir. Grâce à cet
« appareil, les enfants pourront dorénavant regretter
« leurs parents sans douleur. *Ah ! le bien-être phy-*
« *sique avant tout.* »

Dans « Paul et Virginie » Villiers raille le calcul dans l'idylle amoureuse.

Dans « Le Navigateur sauvage », il conte une aventure relative à cette race de nègres volontairement médiocres qui pour sauvegarder à tout jamais ce précieux don de la nature, avait adopté cette loi fondamentale — (qu'un de leurs plus sages monarques avait édictée) — de « serrer dès la naissance
« entre des ais le crâne de leurs enfants, afin de les
« empêcher de ne pouvoir jamais songer à des choses
« trop élevées ».

« Dans « Affichage céleste » l'ingénieur M. Grave utilise pour la publicité les vastes étendues de la nuit (que dirait Villiers en voyant ce rêve réalisé !) et
« élève ainsi le Ciel à la hauteur de l'époque... La
« Science aura donc ici encore le dernier mot et
« M. Excessivement Grave laissera rire. Grâce à lui
« le Ciel finira par être bon à quelque chose et par
« acquérir enfin une valeur intrinsèque. »

« Villiers bafoue de cette ironie perçante et acérée tous ceux qui vivent de la terre et qui, suivant le mot en relief de Jules Laforgue « croupissent dans les usines du négatif » (Henri Bordeaux).

Apparaît dans « Claire Lenoir » le prodigieux docteur Tribulat Bonhomet. Villiers raille alors l'idôlatricie du Progrès. Il vitupère en Tribulat Bonhomet, l'esprit borné, mesquin, basement scientifique. Si l'ironie est une des caractéristiques de « Claire Lenoir », Villiers y ajoute une vigoureuse défense de l'Idéalisme. Sa pensée mystique, son goût du terrible s'épanouissent et conduisent à une œuvre étrange et magnifique.

« ... Tantes et quantes fois que l'ombre d'un
« oiseau passe à mes pieds, dit Tribulat Bonhomet,
« je m'arrête, et posant par terre ma valise, je m'es-
« suie le front, voyageur hagar ! alors, je reste
« oppressé sous le poids d'une inquiétude nerveuse
« pitoyable ! — du ciel et de la terre, des vivants et
« des morts — Et malgré moi, je me surprends à
« vociférer : — Oh ! oh ! que peut signifier ce cara-
« vansérail d'apparitions, tenant leur sérieux pour
« disparaître incontinent ? — l'Univers est-il oi-
« seux ?... l'Univers dévorateur — chaîne indéfinie où
« les pieds de l'un craquent entre les mâchoires de
« l'autre — est-il destiné lui-même à la voracité de
« quelque Eon ? Quel sera son ver de terre ? Réponds-
« moi, bruit du vent, oiseau qui passes ?... Et toi qui
« le sais, O silence !

« Telles sont les lubies inconcevables, jacula-
« toires, poétiques et par conséquent grotesques qui
« me hantent et qui troublent la lucidité de mes
« idées. C'est une simple maladie — je suis un angois-
« seux, je me suis traité par les douches, le quin-

« quina, les purgatifs, les amers et l'hydrothérapie ;
« je vais mieux, beaucoup *Mieux!* »

Si l'*ironie* constitue un élément très important du caractère de Villiers, rappelons-nous, qu'*il est avant tout un rêveur*. Après quelques sarcasmes, las de ce monde méprisable, vers lequel il ne se sent nullement attiré, il se plonge *dans son autisme* : Alors il évoque de splendides civilisations éteintes dans « Akédysséril ».

Dans « Morgane », drame romantique ou cliquettent les épées des conjurés, où brille la hache du bourreau, son goût de l'étrange, du mystérieux, du terrible se manifeste. Villiers affirme son isolement sur cette terre, son dédain du Réel, sa foi dans le Rêve.

« Les hommes comme moi, n'ont pas d'amis » dit Serjius.

Serjius dit encore parlant à Morgane :

« Oh ! si tu savais les enchantements créés par la
« solitude, la paix profonde et le rêve... ! »

Et parlant à Lady Hamilton :

« Apprends, sorcière au masque noir, que les dou-
« leurs physiques me font pitié comme les injures
« qui passent sans m'atteindre, et comme les
« bonheurs dont j'ai la puissance de me priver, et
« que, fort du sentiment de mon Eternité, je ne per-
« mets pas à ce que tu es convenu d'appeler le Réel
« d'être jamais autre chose, pour moi, que ce qui se
« passe sous mon front. »

Dans « Elen » Villiers avec plus de force encore,

clame son mépris du monde réel. L'esprit « au vol puissant » doit se détacher absolument de la réalité, sinon il s'avilit :

« Je suis, dit Samuel, un esprit fatigué d'élévations stériles et d'espoirs fondés sur les ténèbres. Longtemps son vol puissant fut l'honneur des cieux, dans ses regards dormaient des rêves éternels. Les soirs l'adoraient comme leur hôte et leur génie... Il s'attarda par une soirée d'orgueil, d'amour et de triomphe : et la nuit foudroya ce mage de l'Ether. Maintenant les Cieux l'ont oublié » (p. 143).

Parlant à « Elen » :

« Tu es venue m'embrasser au front pendant mon sommeil pour toi, *je suis tombé jusqu'à la vie*. O fiertés perdues ! Je suis le fantôme de ce que j'étais ».

Dans ce drame la pensée mystique de Villiers se fait jour : Samuel dit à Elen :

« Il y avait un secret pour nous dans l'attitude des grands arbres. Une anxiété dans les lueurs de la rivière, dont les eaux sourdes grimaçaient sous les éclaircies. Et l'imprévu de notre rencontre et cette promenade isolée nous frappaient comme un rappel de certains rêves... Nous nous étions déjà connus peut-être et quelque chose se touchait au fond de nos destinées, le fluide inexplicable du Commencement enveloppait notre mémoire de ses vagues foudres ».

Cette préoccupation du mystérieux, cette pensée

mystique, nous l'avons déjà notée dans « Tribulat Bonhomet ». Nous l'allons retrouver dans de nombreux contes tels que : *L'Annonciateur*; *l'Intersigne*, où Villiers évoque les apparitions et rêves prémonitoires; dans sa traduction du livre sur l'hypnotisme de Franco, dans *Vera*, *Axel*, *l'Eve future*.

Ce mysticisme, nous l'avons déjà caractérisé dans le précédent chapitre. Nous avons dit qu'il était *plus intellectuel, qu'affectif*.

Cela est très net, dans « Vera ».

Dans cette nouvelle, Villiers nous présente le comte d'Athol qui vient de perdre sa jeune femme. Athol ne veut pas croire à la mort de son épousée.

Villiers écrit :

« Ah ! les idées sont des êtres vivants !... le Comte
« avait creusé dans l'air la forme de son amour, et il
« *fallait bien* que ce vide fut comblé par le seul être
« qui lui était homogène, *autrement l'Univers aurait*
« *croulé*. L'impression passa, en ce moment défini-
« tive, simple, absolue, qu'Elle devait être là dans
« la chambre ! Il en était aussi tranquillement cer-
« tain que de sa propre existence, et toutes ces
« choses, autour de lui, étaient saturées de cette
« conviction. On l'y voyait ! Et, comme il ne manquait
« plus que Vera elle-même, tangible, extérieure,
« *il fallut bien qu'elle s'y trouvât* et que le grand
« songe de la Vie et de la Mort entr'ouvrit ses
« portes infinies. Un frais éclat de rire musical
« éclaira de sa joie, le lit nuptial ; le comte se
« retourna et là, devant ses yeux, faite de volonté

« et de souvenirs, accoudée, fluide, sur l'oreiller de
« dentelle, sa main soutenant ses lourds cheveux
« noirs, sa bouche délicieusement entr'ouverte en
« un sourire tout emparadisé de volupté, belle à en
« mourir, enfin ! la comtesse Vera regardait un peu
« endormie encore. — Roger !... dit elle d'une voix
« lointaine. Il vint auprès d'elle, leurs lèvres s'unirent
« dans une joie divine —, oubliuse —, immortelle —,
« et ils s'aperçurent alors qu'ils n'étaient réellement
« qu'*un seul être...* »

Dans *Axel* on retrouve encore ce MYSTICISME RAISONNÉ. L'Archidiacre parlant à Sara dit : « Ecoute,
« pendant que la cloche des morts sonne pour
« toi. Si chacun des Trois-Mystères, principe
« divin n'apparaissait pas comme impossible et
« absurde à nos yeux d'argile et d'orgueil, quel
« mérite aurions-nous d'y croire. Et, s'ils étaient
« possibles et raisonnables, les accepterais-tu pour
« divins, puisque toi, poussière, tu pourrais les
« mesurer d'une pensée ? Si donc ils sont absurdes
« et impossibles, ils sont précisément ce qu'ils
« doivent être, et, comme l'enseigne Tertullien, c'est
« tout d'abord par cela qu'ils présentent la première
« garantie de leur vérité : *leur absurdité humaine* est
« le seul point lumineux qui les rende accessibles à
« notre logique d'un jour, sous condition de la Foi.
« Purifie donc, à jamais ton âme de cette taie d'or-
« guel qui, seule, la sépare de la vue de Dieu ;
« cesse d'être humaine, sois divine. Le monde nous
« traite en insensés qui s'illusionnent jusqu'à sacri-

« fier leurs jours pour un puéril rêve, pour l'ombre
« d'un ciel imaginé. Mais, *quel homme, son heure*
« *venue, ne reconnaît avoir dépensé sa vie en rêves*
« *amers, jamais atteints, en vanités qui le décurent,*
« *en successives désillusions, lesquelles même n'eus-*
« *sent de réalité, sans doute, qu'en son esprit ?*
« *Dès lors, de quel droit le monde le prendrait-il de*
« *si haut quand bien même il nous PLAIRAIT DE PRÉ-*
« *FÉRER SCIEMMENT LE SONGE SUBLIME DE DIEU*
« *AU MORTEL MENSONGE DE LA TERRE ?* Quoi ! nos
« cœurs sont réchauffés, notre sérénité se fait pro-
« fonde et sans alarmes, le Ciel, deviné, nous pénètre,
« dès ici d'un bienheureux amour, la prière devient
« pour nous une vision, l'exégèse, la clef même de
« l'Evidence... et les enfants du siècle au nom de
« l'ennui douloureux que leur laissent les réalités
« mensongères des sens, osent traiter d'imaginaire
« notre positif bonheur ? Arrière ! *Illusion pour*
« *illusion, nous gardons celle de Dieu, qui donne*
« seule à ses éternels éblouis, la joie, la lumière, la
« force et la paix... »

Dans « *l'Eve future* », ce magnifique livre dédié aux Rêveurs, aux Railleurs, le mysticisme de Villiers prend tout son essor.

L'ironie perçante du grand écrivain colore d'abord quelques chapitres, puis bientôt un large plaidoyer en faveur de la Foi se développe. Dans ce roman, « fin du xix^e siècle », Villiers accorde à la méthode rationaliste des sciences, le bénéfice d'incomparables progrès matériels. Mais il affirme que la Raison,

la Science ne peut, dans l'ordre moral, à elle seule, conduire l'homme au bonheur. Il lui faut le secours de la Foi : « L'Eve future » n'est point non plus l'œuvre d'un mystique exalté ! C'est l'œuvre d'un rêveur, qui défend, *rationnellement*, sa conception du bonheur. La réalité ne lui sera jamais une source de joie. Il ne trouvera le bonheur que dans l'*Imaginaire* que sa Foi va douer de réalité. Villiers met dans cette défense vigoureuse du mysticisme, *plus de raison que d'émotion*. Son mysticisme est intellectuel, c'est toujours ce mysticisme « froid » du schizoïde ; il écrit : « Hadaly, « souriante, et se croisant les mains sur l'épaule du « jeune homme, lui dit tout bas :

« — Qui je suis ?... Un être de rêve, qui s'éveille
« à demi en tes pensées — et dont tu peux dissiper
« l'ombre salubre avec un de ces beaux raisonne-
« ments qui ne te laisseront, à ma place, que le vide
« et l'ennui douloureux, fruits de leur prétendue
« vérité.

« Oh ! *ne te réveille pas de moi !* Ne me bannis
« pas, sous un prétexte que la Raison traître, qui
« ne peut qu'anéantir, déjà te souffle tout bas.
« Songe que, né en d'autres pays, tu penserais
« d'après d'autres usages, et qu'il n'est, pour
« l'Homme, d'autre vérité que celle qu'il accepte de
« croire entre toutes les autres, — aussi douteuses
« que celle qu'il choisit : choisis donc celle qui te
« rend un dieu, « qui je suis ? » demandais-tu ? Mon
« être, ici-bas, pour toi du moins, ne dépend que
« de ta libre volonté. Attribue-moi l'être, affirme-toi

« que je suis ! renforce-moi de toi-même. Et soudain,
« je serai tout animée, à tes yeux, du degré de
« réalité dont m'aura pénétrée ton Bon-Vouloir
« créateur. Comme une femme, je ne serai pour toi
« que ce que tu me croiras. — Tu songes à la
« vivante ? Compare ! Déjà votre passion lassée ne
« t'offre même plus la terre ; — moi, l'Impossessible,
« comment me laisserai-je de te rappeler le ciel !

« Ici l'Andréide prit les deux mains de lord Ewald,
« dont la stupeur, le recueillement sombre et l'ad-
« miration, atteignaient un paroxysme intraduisible.
« Cette haleine tiède, pareille à une brise vague
« ayant passé sur des moissons de fleurs, l'étourdis-
« sait ! Il se taisait. — Crains-tu de m'interrompre ?
« reprit-elle ; prends garde. Tu oublies que ce n'est
« qu'en toi que je puis être palpitante ou inanimée,
« et que de telles craintes peuvent m'être mortelles.
« Si tu doutes de mon être, je suis perdue, — ce
« qui signifie également que tu perds en moi la créa-
« ture idéale qu'il t'eût suffi d'y appeler.

« Oh ! de quelle merveilleuse existence puis-je
« être douée *si tu as la simplicité de me croire* ! si
« tu me défends contre ta Raison !

« *A toi de choisir entre moi... et l'Ancienne Réa-*
« *lité*, qui, tous les jours, te ment, t'abuse, te déses-
« père, te trahit.

« T'ai-je déplu ? Ce que je t'ai dit t'a paru bien
« grave, peut-être, ou d'images trop subtiles ? c'est
« que je suis très grave et très subtile, — mes yeux

« ont réellement pénétré jusque dans les domaines
« de la mort.

« *Songe, et tu verras que penser de cette façon est*
« *nécessairement la seule toute simple, pour moi.*
« Préfères-tu la présence d'une femme joyeuse, et
« dont les paroles ressemblent à des oiseaux ? —
« C'est bien facile ; si tu appuies le doigt sur la
« flamme bleue de ce saphir qui brûle à la droite de
« mon collier, je serai transfigurée en une femme de
« cette nature — et tu regretteras la disparue,
« j'ai tant de femmes en moi qu'aucun harem ne
« pourrait les contenir. Veuille, elles seront ! Il
« *dépend de toi de les découvrir en ma vision.*

« Mais non ! ces autres semblances féminines qui
« dorment en moi, — ne les éveille pas, je les dé-
« daigne un peu. Ne touche pas à ce fruit mortel
« en ce jardin ! Tu t'étonnerais encore — et je suis
« encore si peu qu'un étonnement efface mon être
« et le voile ! Que veux-tu ! Ma vie tient encore à
« moins que celle des vivants.

« Admets mon mystère tel qu'il t'apparaît. Toute
« explication (oh ! si facile !) en serait, sous un peu
« d'analyse, plus mystérieuse encore, peut-être, que
« lui-même, hélas ! mais, serait, en toi, mon anéan-
« tissement. — *Ne préfères-tu pas que je sois ? —*
« *Alors, ne raisonne point mon être : subis-le déli-*
« *cieusement* » (chapitre VIII, livre VI).

Ainsi l'œuvre de Villiers est l'expression exacte
de son caractère.

Villiers s'y montre, essentiellement, schizoïde. Sa pensée, sans contact avec le Réel, n'est pas nuancée de relativisme. Elle est absolue, *géométrique*, purement intellectuelle.

Cette pensée autiste se retrouve dans son mysticisme « ratiociné ».

Sous sa mordante ironie, c'est encore sa pensée, sans affinités vitales avec la Réalité, qui transparait.

CONCLUSIONS:

Nous nous sommes efforcé de démontrer chez Villiers :

a) La prépondérance nette de la pensée autiste sur la pensée réaliste ;

b) La discordance remarquable entre l'activité intellectuelle et l'activité pragmatique ;

c) L'affectivité d'un type spécial, faite d'anesthésie et d'hyperesthésie affectives ;

d) L'impossibilité d'un contact permanent avec le monde extérieur ;

e) L'origine constitutionnelle indiscutable de ces caractéristiques mentales ;

f) Enfin la part de l'hérédité dans le tempérament du poète.

Tous ces éléments répondent à la *constitution schizoïde*.

Sur ce fond mental *schizoïde*, s'ajoutent quelques tendances :

1^o *paranoïaques* ;

Ce sont : le prodigieux orgueil du poète, sa méfiance hostile à l'égard de l'ambiance et sa grande susceptibilité.

2^o *mythomanes* ;

3^o et surtout *mystiques*.

L'œuvre de Villiers est toute imprégnée de ce psychisme.

On y retrouve l'Homme, profondément *rêveur et mystique*.

Parfois cependant Villiers suspend son Rêve et regarde les hommes :

L'*ironie* acérée vient alors traduire sa *susceptibilité* ombrageuse, ses tendances paranoïaques.

Vu : le Président de la thèse,
HENRI CLAUDE.

Vu : le Doyen,
BALTHAZARD

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Bloy (Léon)*. — La Résurrection de Villiers.
— La Femme Pauvre.
- Bordeaux (Henry)*. — Ames Modernes.
- Borel*. — Rêveurs et Boudeurs (Journ. de psych., 15 juin 1925).
- Borel et Robin*. — Rêveurs morbides (Annales médico-psych., 1924).
- Chapotot*. — Villiers de l'Isle Adam.
- Claude (Prof Henri)*. — Démence précoce et Schizophrénie (Congrès des Médecins aliénistes, 1926).
— Schizoidie-Schizomanie (L'encéphale, 1924).
— A propos de la Schizoidie (Annales Médico-psych., 1926).
- Clerget (F.)*. — Villiers de l'Isle Adam.
- Codet (H.)*. — Psychiatrie.
- Coppée (François)*. — « La Patrie » (26 fév. 1883).
- Dandieu*. — Marcel Proust.
- Débats* (Journ. des), politiques et littéraires. — 10 janvier 1881 (résultat des Elections Municipales de Paris).
- Dugas*. — Dépersonnalisation.
- Dupré (Ernest)*. — La Mythomanie.
- Génil-Perrin*. — Les Paranoïaques.
- Goncourt* (Journ. des). — 2^e série, 4 février 1882.
- Gourmont (Rémy de)*. — Le Livre des Masques. Promenades littéraires, 2^e série.
- Guiches (Gustave)*. — Le Banquet (La Revue Illustrée, 15 janvier 1889 ; Supplément litt. du Figaro, 31 août 1889 ; Nouvelle Revue, 1^{er} mai 1890).
- Holmès (Augusta, Mme)*. — « Le Succès », 11 novembre 1885.
- Huysmans*. — A Rebours.
- Laujol (Henri)*. — Villiers de l'Isle Adam (Rev. Politique et Littéraire, 21 septembre 1889).
- Le Noir de Tournemire*. — Autour de Villiers de l'Isle Adam.

Le Roux (Hugues). — Portraits de Cire.

Mallarmé (Stéphane). — Divagations.

Mauclair (Camille). — Princes de l'esprit (Mercure de France,
janvier 1894 ; La Revue, 15 avril 1907).

Meulen (Van der). — L'Idéalisme de Villiers de l'Isle Adam.

Michelet (V.-E.). — Figures d'Evocats.

Minkowski (E.). — La Schizophrénie.

— Regrets morbides.

— Troubles du dynamisme mental (Ann. médico-psych.,
1924).

Montfort (E.). — 25 ans de Litt. franç., t. II, p. 187.

Nathan. — Schizoïdie, imagination, mythomanie (Annales mé-
dico-psych., 1926).

Nordau (Max). — Dégénérescence.

Osmont (Mme). — Le mouvement symboliste.

Pacheu. — Psychologie des Mystiques (Congrès de Psychologie,
1900).

Pontavice de Heussey (Robert). — Villiers de l'Isle Adam.

Racot (A.). — Portraits d'aujourd'hui.

Récéjac. — Psychologie du Mysticisme.

Régnier (Henri de). — Le « Gaulois » (15 avril 1909).

Rodenbach. — L'Elite.

Rogues de Fursac. — Traité de Psychiatrie.

Rosny (J.-H. aîné). — Mémoires de la Vie Littéraire.

Rougemon (de). — Villiers de l'Isle Adam.

Roujon (Henri). — Galerie des bustes (Le Temps, 20 avril 1904,
24 mai 1904).

Snell (V.). — Portraits d'hier.

Tiercelin (L.). — Bretons de Lettres.

Verhaeren. — Impressions.

Verlaine. — Les Poètes maudits.

Vermeylen. — Mythomanie de jeu (Annal. médico-psych., 1926).

4289. — Imp. de la Faculté de Méd., Jouve et Cie, 15, rue Racine Paris. — 3-31
